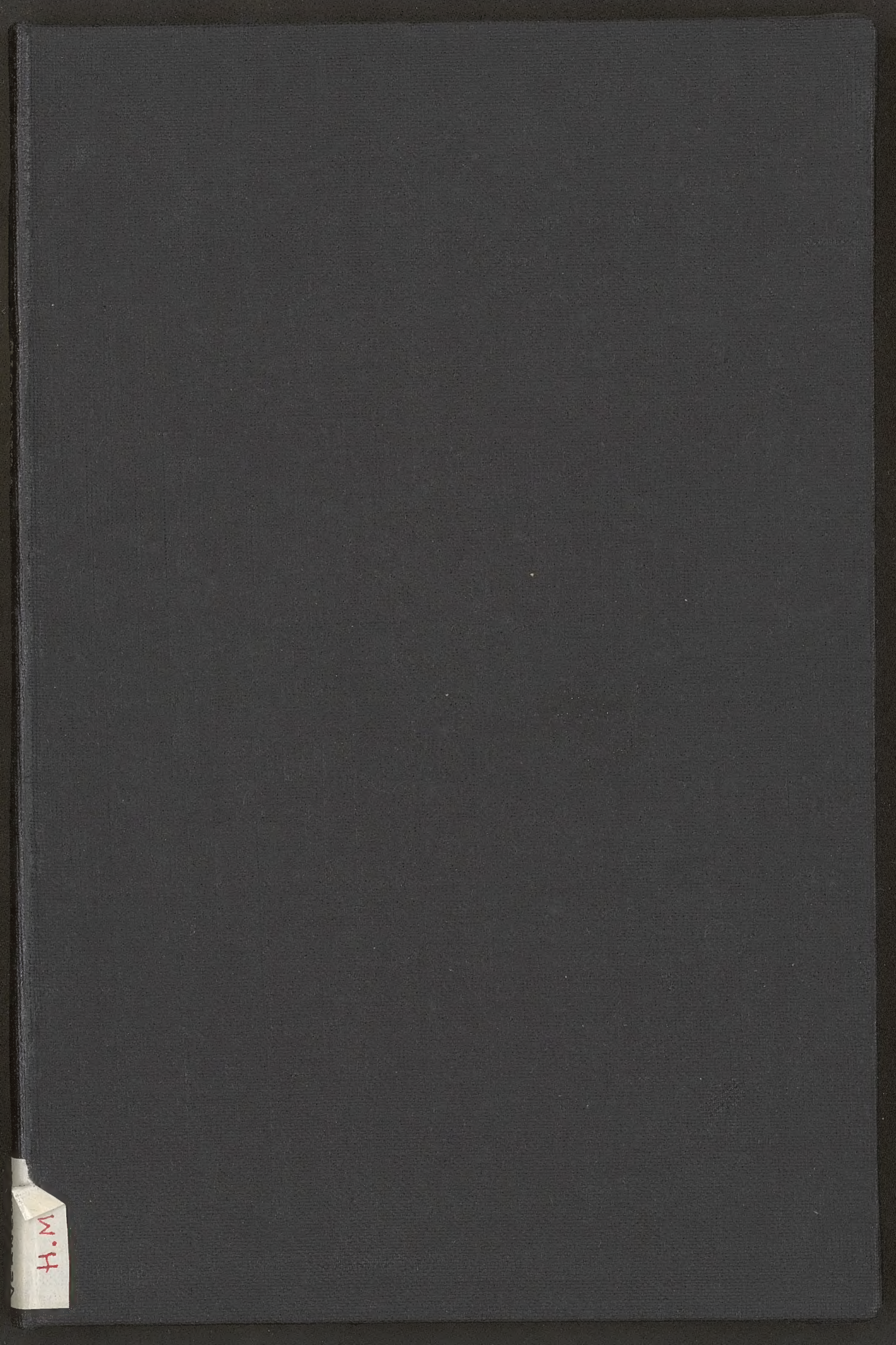

H.M





INAUGURATION

DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DU PROFESSEUR VERNEUIL

A L'INSTITUT VERNEUIL

A LA BAULE (LOIRE-INFÉRIEURE)

LE 19 SEPTEMBRE 1897

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE PROFESSEUR LE DENTU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHIRURGIEN DES HÔPITAUX DE PARIS

INAUGURATION

DU MONUMENT

Élevé a la Mémoire du Professeur VERNEUIL

A L'INSTITUT VERNEUIL

A LA BAULE (Loire-Inférieure)

le 19 septembre 1897

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE PROFESSEUR LE DENTU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHIRURGIEN DES HÔPITAUX DE PARIS





ARISTIDE VERNEUIL

1823-1895

L'histoire encore bien récente de l'Institut Verneuil se résumait jusqu'ici en deux dates : celle de la pose de sa première pierre, le 10 août 1895, et celle de son inauguration, le 28 septembre 1896. Nous allons ajouter à cette courte chronologie une date nouvelle, par l'inauguration du monument que la Société des Instituts marins élève à l'homme dont l'appui moral lui a fourni le plus précieux réconfort, au milieu des difficultés d'une importante création.

Je veux tout d'abord rendre hommage à la pieuse pensée dont se sont inspirés le président et tous les membres du Conseil d'administration. Ils ont voulu affirmer la part de collaboration du Maître qui n'a jamais cessé d'encourager leurs efforts, de soutenir leurs espérances et qui a ainsi largement facilité le succès de leur entreprise. Ils ont voulu sans doute, en même temps, par la reproduction matérielle d'une figure dans laquelle s'est incarnée, plus que dans toute autre, pour les générations actuelles, la lutte contre la tuberculose, rappeler l'idée mère dont sont sorties les fondations de Pen-Bron et de la Baule.

Ainsi interprété, ce monument acquerra à nos yeux une signification presque symbolique. Nous ne verrons pas seulement dans ces traits coulés en bronze l'image vénérée d'un grand savant dont la puissante autorité a été profitable à une œuvre utilitaire. Au delà des contours de ce buste, dans la glorieuse auréole qui l'enveloppe, nous percevrons le rayonnement du plus pur sentiment qui ait sa source dans le cœur humain, et ce sentiment c'est l'amour d'autrui.

Au nom des amis et des nombreux élèves de Verneuil, je vous adresse, Messieurs, les plus sincères remerciements.

Trois dates séparées l'une de l'autre par une seule année ! Trois étapes dans le déroulement d'un programme en trois parties dont les deux premières ont été remplies par l'exécution matérielle d'un projet longtemps caressé, dont la troisième sera la consécration morale de votre succès, en même temps que le paiement d'une dette de reconnaissance. Elle marquera le couronnement de vos efforts, non pas seulement en ce qui concerne l'Institut Verneuil, mais du côté de l'établissement de Pen-Bron, son aîné de plusieurs années, actuellement en pleine prospérité, qui a déjà ouvert ses portes à deux mille jeunes malades, et qui, sur ce nombre, a été témoin et auteur de quatorze cents guérisons complètes et dûment constatées.

Malgré l'opposition des conditions dans lesquelles ces deux fondations ont eu lieu, il y a entre elles une filiation directe et une communauté de but, représentant un lien étroit. Pen-Bron, le fruit de la bienfaisance, l'asile des disgraciés de la fortune ; la Baule, pension sanitaire pour les riches, qui doit presque entièrement son existence à l'intervention d'une famille dont le nom est sur les lèvres de tous ; tous deux relevant de la générosité du cœur et de l'amour de l'humanité, tous deux destinés à la même fin, qui est le combat contre le redoutable bacille.

Pen-Bron, créé en 1887, il y a dix ans, représentait, jusqu'en 1895, à lui seul, les efforts soutenus, obstinés et individuels de l'homme qui s'est dévoué, avec toute son intelligence, tout son cœur et une part de ses ressources personnelles, à l'accomplissement de son rêve.

Lorsqu'en 1878, M. Hippolyte Pallu a été placé à la tête du service de l'assistance publique dans le département de la Loire-Inférieure, après avoir rempli les mêmes fonctions dans d'autres départements, il s'est trouvé au poste le plus favorable pour voir de près et toucher en quelque sorte du doigt les misères engendrées dans les classes pauvres par le fléau de la tuberculose. De semblables tableaux ont fort heureusement le privilège de faire germer dans certains esprits l'idée de la lutte énergique et sans relâche.

Quand une idée de cet ordre s'est emparée d'un homme de cœur, au point de devenir une sorte d'obsession, il y a des chances pour qu'elle ne reste pas stérile. Cette germination, favorisée par la contribution financière du public, auquel des appels réitérés avaient été

adressés, a abouti finalement à la fondation de Pen-Bron; mais après combien d'années de démarches, de sollicitations, d'angoisses, de désespérances, au cours desquelles (M. Pallu se plaît à le proclamer hautement) les encouragements de Verneuil, de MM. Cornil, Lannelongue, Grancher, mais de Verneuil surtout, ranimaient son courage défaillant, dans les moments où la partie semblait perdue. Pendant cette longue période de préparation, M. Pallu a su montrer une fois de plus ce que peut la ténacité au service d'une idée juste.

L'utilité de la cure maritime s'imposait graduellement à tous les esprits; mais la thalassothérapie (j'aime mieux, soit dit en passant, la chose que le mot) avait besoin d'une consécration scientifique qu'elle ne pouvait trouver que dans une application large et méthodique. S'il est vrai que la puissance de ce moyen de traitement n'est pas illimitée, que souvent il ne manifeste sa merveilleuse influence que là où la chirurgie a déblayé le terrain et exercé son action directe, aussi radicale que possible, il n'en est pas moins reconnu que les effluves marins régénèrent à la longue, reconstituent les organismes envahis par la tuberculose ou simplement amollis par la scrofule, et que tout sanatorium maritime pourrait être considéré comme un temple élevé à la mer bienfaitrice, si pareille dénomination ne semblait évoquer quelque croyance démodée, empruntée à un culte primitif. Pen-Bron est l'un de ces temples, Pen-Bron, l'œuvre de la charité privée, l'asile des jeunes malades sans ressources.

« Avant de bâtir pour les riches, nous avons édifié pour les pauvres », a dit l'an passé M. Pallu à la séance d'inauguration de l'Institut Verneuil. Par une juste loi de compensation, les premiers ont été les derniers; mais grâce à la constitution d'une Société financière et surtout grâce à la large contribution de la famille Pavie, les riches ont eu leur tour. Ils l'ont eu dans des conditions tellement favorables, par la modicité de la redevance qui leur est demandée, que cette épithète de riches fait presque sourire, lorsqu'on pense à tous les avantages qu'ils trouvent ici. Ce sont des heureux, ceux qui, sans trop lourd sacrifice, peuvent jouir d'une installation aussi confortable, presque luxueuse, bénéficient de tous les raffinements de l'hygiène moderne, reçoivent des soins médicaux et moraux intelligents et dévoués, et goûtent en plus la joie de vivre au plein air, sur une

plage admirable, au milieu de l'atmosphère résineuse des pins et des poussières salines des embruns, en face du tableau éternellement grandiose de l'Océan.

Non, le mot riches n'est pas positivement exact.

Il n'y a pas besoin de compter parmi les grands favoris de la fortune pour trouver asile dans cet Institut. S'il y a un privilège dans la possibilité de se faire soigner sans trop sortir de ses habitudes de vie sociale et familiale, ce privilège se paie, mais non d'un prix assez élevé pour que la classe intéressante des familles médiocrement fortunées soit privée de s'en assurer la jouissance.

Messieurs, vous avez fait grand et beau et vous avez complété votre œuvre de la façon la plus heureuse en la plaçant sous le patronage de Verneuil.

En vérité, vous ne pouviez pas mieux choisir. S'il est permis de se servir d'un mot habituellement teinté d'ironie, et si l'on veut simplement exprimer, par ce mot, la fixité d'une idée favorite, on peut dire que cet esprit supérieur a eu un certain nombre de hantises. Parmi celles-ci, l'étude de la tuberculose, de ses causes, de son évolution, de son traitement, a occupé pendant de nombreuses années une place prédominante.

Dégagé peu à peu des préoccupations de la médecine opératoire dont il jugeait les envahissements excessifs depuis un quart de siècle, poussé par les tendances élevées de son intelligence vers les questions générales d'ordre médico-chirurgical, épris en même temps de science et d'humanitarisme, Verneuil s'est tourné naturellement vers les deux maladies dont les ravages sont les plus étendus : la tuberculose et le cancer.

L'obsession du cancer l'a poursuivi jusqu'à sa dernière heure, et il est mort sans avoir eu la joie de constater un seul progrès sérieux dans le traitement purement médical du mal terrible. Mais, du côté de la tuberculose, il avait goûté de réelles satisfactions. Accourus autour de lui, après des appels pressants, les chercheurs s'étaient groupés. Les Congrès pour l'étude de la tuberculose avaient été brillamment inaugurés et poursuivaient leur cours. Ç'avait été un grand succès pour sa persévérance et c'était chaque fois pour lui une joie d'entendre agiter les questions d'un vif intérêt se rattachant à ce vaste

sujet. La découverte du bacille spécifique, les mesures hygiéniques multiples qui en découlaient, et, entre autres, la stérilisation du lait, l'application de la tuberculine à la recherche des lésions tuberculeuses chez les animaux de boucherie, ces progrès d'ordre scientifique ou pratique dont le résultat devait être infailliblement la diminution des cas d'infection, Verneuil en a été le témoin profondément satisfait.

Tandis que ce mouvement s'opérait en dehors de lui-même, mais sous ses yeux attentifs, il ne se lassait pas de poursuivre, soit dans son laboratoire, soit dans son service hospitalier, la découverte des moyens de destruction du funeste microbe. En même temps, il applaudissait à l'extension de la thalassothérapie, qui était un peu sa chose, et il avait les regards paternellement tournés vers l'hôpital de Pen-Bron et l'institut de la Baule, dont il avait encouragé d'abord, puis salué la fondation avec un enthousiasme d'apôtre.

J'étonnerai peut-être beaucoup de ceux qui m'écoutent en rappelant que cette recherche persévérante de la vérité, que ces appels infatigables à la charité publique, ont été, pour celui qui y mettait toute son âme, l'occasion d'attaques violentes. On a osé l'accuser d'avoir voulu exploiter à son profit cette large propagande scientifique, cette légitime campagne de foi et d'humanité, et le mot cupidité est tombé de quelques plumes.

Verneuil cupide ! Lui qui a voué sa vie, jusqu'au dernier souffle, au culte de la science pure, lui qui a été pour ses élèves le fournisseur d'idées le plus prodigue, lui dont la délicatesse professionnelle peut être offerte en exemple, lui dont la générosité envers les siens et envers ceux que l'adversité avait frappés se donnait le mérite exceptionnel de l'initiative, simplement, sans préméditation, par pur élan du cœur, lui enfin qui, après quarante années d'exercice de la chirurgie, avait à peine amassé les ressources nécessaires pour achever sa vie dans la sérénité d'une digne retraite ! La seule réponse que mériterait pareille accusation devrait être un haussement d'épaules, si le mot de Beaumarchais, frappé au coin d'une amère connaissance du cœur humain, ne recélait toujours en lui une menace pleine de traîtrise.

Non, il ne faut pas qu'il reste rien de cette calomnie pour l'homme droit, probe, délicat, généreux, oublieux de soi-même que fut Verneuil, et je ne saurais trouver une meilleure occasion

que cette fête de la reconnaissance pour protester contre cette perfidie.

La pratique journalière de la chirurgie, que l'on accuse assez volontiers d'endurcir les cœurs, n'a jamais étouffé en lui ni la bonté ni la tendresse. L'indifférence apparente aux souffrances physiques et même morales n'est, en réalité, pour le chirurgien, qu'un masque nécessaire. Sous cette écorce tout artificielle, les familiers, les intimes, et quelquefois aussi les malheureux retrouvent aisément l'homme qu'il est, quand il ne se charge pas de se trahir lui-même. Or, chez Verneuil, le cœur était à fleur de peau, et, comme il était passionné dans ses sympathies et dans ses affections, ainsi que dans son amour de la science, il était payé de retour par des amitiés ardentes et durables. Je n'en veux pour preuve que le véritable culte de gratitude qu'il a inspiré au président de votre Conseil et l'empreinte profonde qu'il a laissée dans le cœur de ses nombreux élèves.

Une des notes les plus vibrantes du caractère de Verneuil, c'était un patriotisme intransigeant. S'il y a mêlé quelque partialité, on ne saurait lui en faire un crime. Un peu d'exagération de ce côté vaut encore mieux que trop de complaisance. Lorsqu'on vient de voir, dans un congrès international de médecine et de chirurgie, en pleine Russie, les délégués officiels d'une nation afficher dans leurs allures des prétentions vraiment trop claires de suprématie scientifique, on comprend mieux les révoltes d'un cœur aussi chaudement français se traduisant parfois en boutades dont certaines sont restées célèbres.

Un savant de premier ordre, un chirurgien qui, à son heure, a passé pour un opérateur habile et même hardi, un homme de bien, tel a été le héros de cette fête. C'était une rude tâche que celle de l'artiste chargé de faire revivre cette personnalité supérieure. Le talent déjà consacré de M. Sylvain Salières, premier second grand prix de Rome, garantissait presque à l'avance le succès ; mais les plus grands artistes n'ont-ils pas leurs défaillances ? Une photographie et les indications de quelques amis, tels étaient les seuls documents qu'il eût à sa disposition. Je sais pertinemment qu'il a mis dans cette périlleuse reconstitution toute sa conscience et tout son cœur.

Oui, c'est bien là ce visage aux lignes harmonieuses, qui a exercé autour de lui un si vif attrait de sympathie. Le front vaste, empreint de calme, le regard précis et doux sous des sourcils grandement

.., le nez droit, vigoureux, arrondi à la pointe, la bouche aimable aux coins nettement arrêtés, le menton fortement modelé, de cet assemblage se dégage un double caractère de ténacité et de bonté. Et ces formes, ces contours, cette physionomie rayonnante d'intelligence, l'artiste qui ne les avait jamais vus animés par la flamme de la vie, a su pourtant les rendre avec un véritable bonheur. Ceux qui ont eu la bonne idée de lui confier l'accomplissement de leur pieux hommage doivent être contents. Ils ont été compris et bien interprétés. Que M. Sylvain Salières me permette de lui adresser mes vives et sincères félicitations. Je souhaite au nom de tous que cette belle œuvre soit pour lui le prélude d'une longue série de succès.

J'ai exprimé aussi bien que je l'ai pu les sentiments que cette fête m'a suggérés. Je serais heureux si, tout en parlant en mon nom propre, je n'avais fait que reproduire vos pensées et vos impressions. Il y a des circonstances où l'accord s'établit sans peine entre les membres, quelque nombreux qu'ils soient, d'une même assemblée. Quand il n'y a qu'à puiser en pleine vérité, en pleine justice, la tâche de l'orateur est singulièrement simplifiée ; la matière est si riche qu'il ne peut éprouver, au lieu du souci d'amplifier son sujet, que l'embarras de cette richesse, et lorsqu'il est parvenu au terme de son discours, son unique préoccupation n'est plus que de savoir s'il a dit assez de choses, tout en s'imposant les restrictions nécessaires.

Ce que j'ai omis, volontairement ou involontairement, vous y avez suppléé par votre propre fonds de souvenirs et d'appréciations. Vous avez évoqué en même temps que moi le passé glorieux du Maître que nous célébrons aujourd'hui, et, par la puissante énergie de cette évocation, vous l'avez fait revivre devant vos yeux, tel que vous l'avez connu, dans ce bronze qui perpétuera sa mémoire.

Fougères. — Imprimerie F. Depasse. — 1189-97.

